

### CHAPITRE III

Je flottais entre le rêve et le réveil, ivre du fabuleux moment que je venais de vivre. Mon cœur battait d'un rythme léger, et mes lèvres, encore chaudes de la marque laissée par mon double, souriaient aux anges. Ma mémoire ne gardait de ce voyage que de vagues images et de forts émois, qui me persuadaient que tout avait été réel et que le mystère s'éclaircirait en temps voulu. Je ne savais pas ce qui m'attendait au-delà de mes paupières scellées, mais je me sentais assez vaillante et confiante pour affronter la réalité et explorer d'autres horizons. Ma perception s'ouvra peu à peu au monde extérieur et intercepta des bribes de paroles qui, tantôt chuchotées, tantôt grognées, s'évertuaient à dissiper les brumes de mon inconscience. Je déchantai sur le champ et ressentis une peur inhabituelle s'engager sur mon visage. La frustration frappa la première aux portes de mon cœur, puis se convertit en une sourde irritation au fur et à mesure que cette voix immature m'appelait. Je ne comprenais pas ce qu'il se passait, ni ce qu'elle attendait de moi. Je ne voulais pas suivre le chemin qu'elle m'ouvrait, ni quitter si tôt cette bulle de plénitude à laquelle je m'accrochais aussi longtemps que possible. Mon avenir idéal résidait à l'ombre de mes insouciances, en dehors de cette vie merdique, faite de sacrifices, de souffrances et de mensonges. Hélas, le doute ne faisait qu'amplifier l'amère impression d'avoir été bernée et que rien ne changerait jamais. Quoique je fasse, je serais toujours à la portée de cet homme que je tentais de fuir, et je savais, tout au fond de moi, que mon repos ne durerait pas. Je sentais déjà sa poigne de fer enserrer ma gorge et sa cravache flageller ma peau pour l'avoir aussi lâchement trahi. Aux yeux du monde, je n'étais que la fille effrontée et sans gêne d'un notable de l'Europe de l'Est, mais pour lui, pour l'homme de pouvoir, ma vie avait une tout autre valeur, et je n'avais pas le droit à l'erreur. Prise d'un spleen qui me soulevait le cœur, je me réfugiai dans le fantasme d'une vie anonyme sans contrainte jusqu'à ce que mon corps se désengourdisse violemment.

Une déferlante de douleurs s'abattit sur mes reins et persécuta le bas de mon dos. Ma hanche ouverte, pressée contre la laine du chandail, s'embrasa et me causa le plus terrible des élancements à travers le corps. Ma tête était la proie de lancinantes palpitations, et mes dents se pressaient les unes contre les autres avec une telle pression que je pensais qu'elles allaient se briser. Je respirai profondément afin de calmer mes nerfs, mais l'odeur piquante de la vodka parvint jusqu'à mes narines et brûla tout sur son passage. Des larmes débordèrent de mes paupières et sillonnèrent mes pommettes, tandis que j'ouvrais les yeux et découvrais des petites taches sombres, salissant le mur sous un radiateur en fonte. Ma joue baignait dans une flaque d'où s'élevaient de fortes effluves d'alcool, qui m'écœuraient et accentuaient mes pleurs. Je pris tout-à-coup conscience de mes frissons qui parcouraient l'étendue de ma peau ; mes jambes et mes pieds nus étaient étendus sur le linoléum froid. Une pression s'exerça avec douceur sur mon épaule et provoqua un électrisant raz de marée, qui me donna l'ordre de me redresser. Un gémissement brisa le silence de la pièce tandis qu'un déchirement accompagnait la brusquerie de mon geste. Ma plaie irradiait d'une souffrance cuisante que j'affrontais les dents serrées et qui excitait l'animosité dans mes veines. Dans la pénombre, mon regard foudroyait un jeune garçon qui était agenouillé au milieu des tessons et me fixait de ses yeux sombres. Il se mordait cruellement les lèvres et me dévisageait comme une proie jaugait son

assaillant, tout en protégeant dans son dos le petit être que je ne remarquai que maintenant. Ses pupilles, d'un bleu aussi clair que celui des glaciers, s'ancraient sur moi sans départir du mutisme qui figeait ses traits, à peine sortis de la petite enfance. Je reconnus alors la fillette avec ses taches de rousseur, qui m'avait accordé un peu de tendresse dans une spontanéité que seuls les enfants possédaient, puis je me rappelai du choc et de la défaillance qui avaient suivi. Je sentis mon cœur se tordre de honte et toute ma colère fondre pour révéler un sentiment que je n'appréciais pas. Je me prenais en pleine figure l'image que je renvoyais tous les jours, et mon embarras n'en était que plus fort : j'avais le sentiment d'avoir agi comme un monstre qui ne savait pas recevoir la forme la plus délicate des affections. Des claquements singuliers sur une peau candide se firent l'écho du passé et définirent les contours du véritable monstre dans cette histoire. Je séchais d'un geste machinal les trainées liquides se formant sur ma joue et chassai ce bruit de mon esprit pour tenter d'offrir un visage souriant et sincère, malgré ma chair qui s'échauffait autour de la blessure. Ces gamins avaient juste voulu m'aider, et mon stupide comportement les avait sans doute pris au dépourvu, alors que je n'avais rien à craindre d'eux. Je me focalisai sans bruit sur ma respiration nasale et les observai, ne sachant que dire pour désamorcer la situation. Non à cause de mes pauvres acquis linguistiques, mais parce que j'étais peu à peu désespérée : je cherchais dans ma mémoire des indices qui m'auraient permis de les identifier, mais rien ne venait. Rien ne m'évoquait leur présence avant cet instant et pourtant, la tignasse du garçon ne passait pas inaperçue et laissait entendre qu'un lien de parenté existait entre ces deux-là. Les lueurs de la rue révélaient une rousseur tout feu, tout flamme qui partait dans tous les sens et donnait l'impression que sa tête se consumait d'une ardeur éternelle. J'osais croire que l'alcool fort était la cause de cet oubli et espérais me souvenir d'eux à tout moment. Je forçai mon regard à naviguer de l'un à l'autre, jusqu'à ce que je réalise soudain qu'ils portaient des vêtements de nuit et que la gamine était pieds nus.

L'évier double en inox miroita quelques secondes sous un éclat de lumière, qui gêna les yeux de la fillette, puis poursuivit sa course le long du mur avant de disparaître dans l'embrasement enténébré. Pendant un court laps de temps, la porte d'entrée fut mise en évidence, puis s'évanouit. Je revoyais cette petite femme rondelette et enjouée, aussi rouquine que ses rejets, l'ouvrir à la volée en ce début d'après-midi. Cette tornade flamboyante avait virevolté d'une pièce à l'autre à la recherche de Freddie, puis s'était arrêtée subitement sur ma personne qui sortait d'une douche froide et lénifiante. Les taches de rousseur avaient disparu dans la rougeur de ses joues tandis que son regard médusé voyageait sur ma nudité, lacérée de vieilles cicatrices. Lorsque ses yeux s'étaient arrêtés sur mon flanc gauche, ses sourcils s'étaient froncés, et ses traits gênés avaient pris une expression de plus en plus soucieuse pendant que le bleu très clair de ses yeux analysait ma peau. Il fallait avouer que, malgré mes soins rudimentaires mais consciencieux et quotidiens, la plaie était devenue enflée et suppurante, et la fièvre m'avait prise d'assaut.

« C'est une plaie salement infectée que vous avez là, s'était-t-elle exprimée alors qu'elle avait tenté de s'approcher. Je suis infirmière, je peux regarder ? »

Je n'avais strictement rien compris de ce qu'elle m'avait raconté, mais il était hors de question qu'elle me touche. J'avais attrapé la première serviette à ma portée et m'en étais recouverte

fissa avant de quitter la salle de bain, sans demander mon reste. J'entendais encore sa voix choquée me héler, puis me poursuivre sur un ton inquisiteur jusqu'à ce que j'eus disparu derrière une porte d'une triste couleur. J'avais aperçu, du coin de l'œil, deux silhouettes qui encombraient sagement l'espace devant la porte d'entrée. A dire vrai, avant que je ne me cache dans les ténèbres de la pièce, j'avais remarqué leurs tenues étranges sans y porter plus d'intérêt sur le moment.

Je me remémorai chaque détail de cette sorcière miniature, drapée d'étoiles sur fond violacé, et de son sac à dos en forme de chat qui pendouillait sur ses épaules. Un chapeau pointu, bien trop grand pour sa petite stature, avait été vissé sur sa tête et basculait dangereusement vers l'avant. A côté d'elle, un effrayant personnage la dépassait d'une tête, peut-être de deux, et enlaçait sa paume comme un diable avait la mainmise sur sa sorcière, comme un frère protégeait sa sœur. Un masque recouvrait son visage et pourtant, je n'avais aucune difficulté à reconnaître, à travers ce souvenir, le jeune garçon qui se cachait derrière les traits vicieux et noircis d'un être démoniaque : ses cheveux atypiques témoignaient pour lui.

Dos contre la porte, j'avais essayé de faire abstraction de cette voix qui avait continué de s'acharner contre moi. Cette intrusion inopinée avait réveillé une kyrielle de « si » qui réfutait la douce utopie avec laquelle j'avais pris la fuite. Durant le temps que j'avais passé accroupie dans le noir, j'avais pris conscience que j'étais loin d'être en sécurité dans cette bourgade perdue au milieu de nulle part, si ma seule parade se résumait à me terrer dans un placard. Le risque zéro n'existait pas, et mon silence serait une piètre offensive dans le cas où je devrais affronter une toute autre personne. Pourtant, après une guerre d'usure où ce silence avait été l'unique réponse accordée à sa véhémence, un bruyant soupir avait été lâché, puis une porte avait claqué. Alors que je m'étais apprêtée à reprendre le cours de mon existence, le froufrou d'une étoffe avait aussitôt démenti mon jugement et provoqué le dépit qui avait coulé entre mes lèvres. J'avais compris que cette mère avait osé abandonner ses mômes à une parfaite inconnue. Son culot m'irritait autant qu'il me choquait, sachant les échanges de bons procédés, facilement soupçonnables, que j'appliquais avec le propriétaire des lieux. J'aurais dû être plus vigilante avant de crier victoire. Peut-être aurais-je perçu, avec plus de clarté, le chuchotis qui se répétait en boucle dans ma mémoire et qui intimait au garçon de veiller sur sa sœur. Comment l'avait-elle appelé déjà ?

« Stéfan ? » soufflai-je avec hésitation à son attention.

Il tiqua à l'entente de son prénom qui semblait sortir du bec d'un corbeau. Ma voix n'avait aucune féminité, ni aucune langueur, mais une couleur typiquement slave que je détestais dévoiler de moi-même tellement qu'elle écorchait mes oreilles. J'avais surtout l'impression qu'elle ne me collait pas à la peau, et de ce fait, je n'ouvrais pas la bouche pour pépier inutilement. Pendant longtemps, le silence fut le seul langage que j'offrais à mon entourage d'adoption à la grande déception de Tata, qui avait graissé la patte de nombreux spécialistes pour briser mon mutisme. Choc, enclave, refuge, traumatisme... Autant de termes récurrents et synonymes pour définir leur diagnostic, mais tous s'entendaient pour dire que seul le temps panserait mes blessures, jusqu'à ce que Dyrka entre dans ma vie, comme un doux rayon de soleil chassant le crépuscule, et devienne la quinzième et dernière pupille de Loptr Hvedrung.

Je frissonnai alors que j'accordais un regard furtif à la fillette, puis humectai mes lèvres, comme pour aviver le courage du guerrier avant l'assaut, et pourfendis le calme d'un seul mot rocailleux. Une coupure incisive, sans bavure, mais enrobée de douceur qui trouva écho dans les traits du garçon qui opina du chef, puis m'indiqua de son index. Je ressentis un air glacé sur ma nuque, puis un tressaillement descendre ma colonne vertébrale, tandis que mes mains se posaient timidement sur mon buste. Je lui répondis dans un souffle, sur le même ton doux et aérien, de peur de crever la bulle de confiance encore vacillante d'un côté comme de l'autre.

« Lifka ? » répéta-t-il avec soin, pour être sûr d'avoir bien entendu.

Je confirmai d'un sourire spontané, puis me tournai vers la petite fille pour l'encourager à faire de même, mais à peine avais-je eu le temps de poser les yeux sur elle que mes lèvres s'affaissèrent. Je fus profondément troublée par son regard au point que je commençais à perdre mes moyens. Elle n'avait pas bougé d'un millimètre, immobile dans sa chemise de nuit à l'effigie d'Hello Kitty, et me dévisageait avec une hostilité et une intensité qui me glaçaient les sangs. L'envie de poursuivre cet échange se réduisait peu à peu, tandis qu'une nouvelle vague de frissons me donnait l'impression que la température avait baissé de façon considérable.

« Fany. Elle s'appelle Fany. C'est ma petite sœur, révéla Stefan sur un ton d'excuse, puis il prit quelques secondes pour considérer sa cadette en silence. Elle ne parle plus depuis que Papa n'est plus là. »

Je me dérobai et cassai le contact visuel afin de satisfaire le besoin de m'isoler dans la pénombre. Le spleen, qui charriait les dernières syllabes du garçon, me suffisait pour comprendre que quelque chose ne tournait plus rond chez cette gamine, et l'associer à son mutisme était une évidence, qui renvoyait à ma propre enfance. Une inévitable connexion qui procréait une boule chagrine au fond de ma gorge. Une détestable sensation qui n'avait pas lieu d'être et qui pourtant, d'une façon très étrange, respirait une logique, une certitude que je ne comprenais pas et qui amplifiait mon trouble.

La porte du congélateur était ouverte, et telles des âmes évanescents, des volutes d'air glacé s'en échappaient pour mourir contre le rideau de la fenêtre. Je me redressai, sans doute trop vite au goût de mon corps, car je dus me rattraper de justesse aux bords givrés de l'appareil. Mon champ de vision s'assombrissait et accompagnait la désagréable pensée que le phénomène recommençait. Je repoussai de force cette stupidité en inspirant allègrement et me régalai de ce froid qui picotait mes joues et mon nez. Les relents du givre avaient cette odeur si particulière du grain de peau exposé trop longtemps durant l'hiver, fustigé par la neige et les vents polaires. Des effluves qui me collaient de façon étonnante tant au corps qu'au cœur, et qui engendraient le présage de la noire saison au seuil du monde, portant dans son sein les premiers flocons. Je soupirai, impatiente d'assister au vague à l'âme de la déesse en mal de ses cimes enneigées et d'être bénie par ses larmes gelées. Je tressaillis et ouvris brutalement les yeux, perturbée par ces divagations qui ne me ressemblaient pas, puis je refermai le congélateur d'un geste machinal et m'en détournai. Mon cœur fit une violente embardée : Fany était apparue à mes côtés et m'observait de cet œil imperturbable qui semblait bien plus

vous sonder que vous observer. Je lançai une œillade à Stefan qui contemplait la scène debout, tiraillé entre l'envie d'intervenir et celle de ne pas agir, avant d'être surprise par un tressaillement qui m'accota contre la fenêtre. La main de la fillette s'était glissée sous mon chandail pour s'apposer sans cérémonie sur ma hanche meurtrie. Le garçon l'apostropha et la réprimanda, puis gémit tout-à-coup de douleur. Fany avait réagi dans l'instant, alors que je sortais seulement de mon état de surprise, et l'avait rejoint pour s'enquérir de sa détresse. Si je me sentais impuissante face à ses larmes et ne savais que faire pour les tarir, la fillette, elle, ne se décourageait pas et enlaçait avec tendresse son aîné, ébranlé par la souffrance qui émanait de son pied. Mon œil navigua entre les tessons qui chatoyaient sur le sol, puis aperçut les pointes menaçantes du goulot cassé, échoué non loin des enfants. Je compris ce qu'il s'était passé et saisie d'une soudaine impulsion, je shootai dans le morceau de verre qui heurta les autres avant de trouver refuge sous un meuble, tandis que je me précipitais vers l'interrupteur. Une vive lumière révéla une kitchenette de célibataire au cœur de laquelle une sœur câlinait son frère, enchaînée à lui par derrière. Je me surpris à les envier et, avec un pincement au cœur, à regretter l'époque où je recherchais la proximité des miens, sans parvenir à m'en satisfaire pleinement. Je me rappelai la frustration, étrange et oppressante, qui avait façonné peu à peu l'handicapée sentimentale que Tata et Dyńka pressaient dans leurs bras. Avec le temps, j'avais appris à vivre l'instant présent sans m'en préoccuper et à cohabiter avec ce cœur maudit que j'avais fini par réduire au silence. J'avais accepté mon sort et m'étais convaincue que personne ne pourrait combler un jour cet organe avide et famélique.

Je m'agenouillai devant le garçon, secoué par de gros sanglots, et observai rapidement son pied droit, entouré de ses mains crispées, avant de revenir sur son visage baigné de larmes. Ses lamentations se turent dès que son regard capta le mien, et alors qu'il passait de l'interrogation à la supplique, Stefan dressa la plante de son pied pour me montrer sa blessure.

« Mon pied, hoqueta-t-il. Mon pied brûle. Ca fait très mal. »

Mes doigts rencontrèrent sa pommette et interceptèrent une perle salée qu'ils effacèrent dans une caresse. Je hochai la tête, car je pouvais comprendre ce qu'il ressentait. J'étais confrontée à ma propre souffrance, sans doute bien plus agressive que la sienne, mais j'étais bien placée pour savoir que les enfants étaient très sensibles à la douleur, quelle qu'en soit sa nature. Mes yeux virèrent un bref instant du côté de la fillette, collée contre le dos de son frère, la joue dans le creux de son cou, le regard vide. Il existait des lésions secrètes tout aussi caustiques et pénibles.

J'emprisonnai avec délicatesse le pied du garçon entre mes mains et examinai la plaie. La coupure, légèrement sanguinolente, était aussi fine qu'une égratignure et s'étalait en aval des orteils, sur la largeur de deux doigts. A première vue, le verre n'avait pas eu le temps d'entailler davantage la peau, mais il valait mieux être trop prudent que pas du tout. Stefan se mordillait les lèvres et épiait chacun de mes gestes comme un animal blessé et apeuré. Afin de le mettre en confiance et de le rassurer, je cherchai à capturer son regard dans lequel je m'enracinais par mégarde. Son brun chaud et pigmenté d'or réveilla au plus profond de moi les réminiscences d'un son qui réchauffait les cœurs et les âmes meurtries. Un souffle

s'échappa d'instinct de ma bouche pour effleurer la plante de pied. Puis, des syllabes naquirent pour s'entremêler dans un feulement harmonieux et devenir une douce berceuse sensée calmer les tourments de l'enfant, la désillusion du misérable et les errances du disparu. Je n'avais aucune idée de l'origine de cet air, mais force était de constater qu'il faisait son petit effet : Fany s'animait, Stefan se détendait. Tous deux me contemplaient et écoutaient cette succession aléatoire de « fi », de « fé », de « fa » qui vibraient de façon si naturelle hors de ma bouche. Je continuai, persuadée que je ne devais pas m'arrêter, et balayai l'endroit du regard. L'avantage d'une pièce aussi étroite que celle-ci était que tout était à portée de main : je tombai aussitôt sur un torchon, abandonné sur le plat du meuble de cuisine, et m'en saisis. Je le déchirai en lambeaux et me levai pour observer l'étagère juste au-dessus de l'évier. Je grimaçai au constat de l'épaisseur de graisse qui tapissait le bois. Et que dire du capharnaüm régnant ! Une puce ne retrouverait pas ses œufs dans cet amoncellement de condiments et d'épices, qui cohabitaient avec quelques boîtes de conserve. Je m'étonnais que cette étagère ne se soit pas encore effondrée lorsque je remarquai un intrus dans ce bric-à-brac alimentaire. A côté du sel, que j'attrapai de suite, une petite bouteille gondolée contenait une substance poisseuse et ambrée. L'étiquette avait été arrachée, mais je devinais sans peine ce dont il s'agissait pour l'avoir déjà vue sur les doigts de ma sœur adoptive. Durant notre adolescence, Dyńka avait souvent étalé du miel sur ma peau, pour panser les crevasses provoquées par des punitions injustement dures. Des quinze filles de Loptr Hvedrung, j'étais considérée comme le vilain petit canard qui avait besoin d'être sans cesse recadré pour ressembler aux autres. J'étais celle qui ne se souciait plus du monde qui l'entourait, quitte à créer du scandale, de la honte ou de la pitié. J'étais celle qui rêvait de s'envoler vers d'autres horizons alors qu'elle recevait un nombre conséquent de coups de cravache sur le corps. Je me souvenais du manoir familial et de ses sous-sols, qui avaient ébruité l'écho de mes cris et le grincement de la chaîne, par laquelle j'étais suspendue, comme un avertissement pour les autres. Ce n'était pas tant la douleur ou la violence que je retenais de cette époque-là, mais l'humiliation de l'acte qui avait suivi. La micro puce estampillée d'un H, qui avait été implantée sous l'épiderme de ma hanche, m'avait réduite à l'état d'animal domestique, tenu en laisse à tout moment. Je saisis vivement la bouteille de miel et chassai les sentiments que trahissaient les trémolos de ma voix, puis je déposai le tout devant moi, sur l'inox.

Le clapotis de l'eau accompagnait mon chant tandis que j'appréciais la faible température du liquide qui coulait dans ma main. Je me remémorai les gestes qui avaient été joués tant de fois devant mes yeux, puis je passai un morceau de tissu sous le léger débit avant de refermer le robinet. J'attrapai le sel et étudiai son ouverture rotative, afin qu'il se déverse à petits flocons sur le tissu, lorsque des rires moqueurs et appuyés déchirèrent la tranquillité de l'instant. Ma voix dérailla et mourut tandis que ma tête se tourna vers la source du vacarme. A travers la fenêtre, je distinguai les silhouettes de quatre individus en mouvement sur le trottoir. Trois d'entre eux chahutaient autour d'un personnage trapu, qui dévala subitement la pente herbeuse, accolée au bitume, et s'éloigna sans retenue de ses détracteurs. Je me désintéressai de la scène et repris le cours de mon rituel, alors que les poursuivants prenaient en chasse le pauvre hère, à grand renfort de protestations et de sifflets. Leurs voix se firent

rumeur tandis que je refermais sur elle-même la compresse de fortune, après y avoir saupoudré un peu de sel. Je m'agenouillai à la hauteur du garçon et tout à coup, je suspendis mon geste, en proie à un curieux malaise. Avais-je cet air-là lorsque ma petite sœur soignait mes plaies dans la pénombre de notre chambre ? Son visage avait revêtu un masque d'inquiétude, preuve qu'il anticipait la douleur fugace à venir. Je prenais peu à peu conscience que les rôles étaient inversés et que j'éprouvais de la culpabilité. Bien qu'il ne puisse pas me comprendre, je décidai de le focaliser sur tout autre chose que son pied, et les premiers vers de la légende franchirent la frontière de mes lèvres. Les mots défilaient dans ma mémoire sans fausse note, comme si le temps n'avait pas eu raison d'eux, et réveillaient une vive émotion, jusque-là enfouie sous les décombres de mon innocence. Je ne laissai rien paraître et apposai la compresse avec délicatesse sur la blessure. Le conte de l'Ours-Roi Valemon avait entretenu mes rêveries d'enfant aussi longtemps que la magie de la romance avait opéré, même à l'âge des premières expériences, des premières déceptions jusqu'aux fatales désillusions. J'avais si souvent espéré devenir une princesse du pays de l'hiver pour rencontrer l'ours polaire de mes rêves. J'avais longtemps cru que la détermination et l'amour véritable pouvaient sauver n'importe quel être ensorcelé, mais l'existence était loin d'être un conte de fée où tout était bien qui continuait bien.

Stefan avait tiqué lorsque l'eau salée avait touché l'ouverture, mais faisant preuve de courage, il n'en disait pas davantage et écoutait le son de ma voix, galvanisé par les différents tons et sons que j'imitais. Fany s'était glissée sous le bras de son frère et se nichait contre lui. Son pouce caressait sa lèvre inférieure comme s'il mourait d'envie d'investir l'endroit interdit. On aurait pu croire qu'elle allait s'endormir et pourtant, la fillette ne perdait pas une miette de l'histoire : ses yeux pétillaient et ses traits sursautaient lorsque je grognais à la manière de l'ours, qui chassait les sœurs ayant tenté leur chance sur le dos de la bête. J'abandonnai au sol le morceau de tissu, tâché de quelques gouttes de sang, et considérai la plaie afin d'y déceler d'éventuels corps étrangers. Une fois certaine de ne rien trouver, j'attrapai le miel et versai, sur le bout de mon doigt, une minuscule perle que j'appliquai avec minutie sur la coupure. Une onctueuse odeur s'invitait dans l'air, discrète mais suffisante pour raviver la flamme des moments passés, tandis que j'entourais le pied d'un pansement de substitution. J'évoquai le passage déchirant de la trahison qui damnait Valemon à tout jamais : la princesse n'avait pas tenu parole et avait cédé à la tentation, après trois ans de bonheur et trois petites filles. Sa curiosité nocturne avait condamné le prince à rejoindre la sorcière avec qui il devait se marier, si une personne découvrait sa forme humaine une fois la nuit tombée. Ses excuses, ses remords et ses pleurs n'y changeraient rien : elle les avait acculés, tous les deux, sur les sentiers de la ruine et de l'errance. Ma poitrine se comprima alors que je repensais à ma propre dérive. Mon acte n'avait pas été aussi net qu'en cet instant, et ses conséquences me firent l'effet d'un uppercut. Je prenais conscience de m'être condamnée à une vie sans attache, nomade et solitaire, et de l'étau du manque qui se resserra soudainement autour de mon cœur. Je n'avais pas le mal du pays et pourtant, je ressentais un grand besoin de rentrer chez moi. De façon étrange, mon désir de retour n'allait pas vers ma famille adoptive, mais vers un ailleurs indéfinissable. Ma voix se perdit dans les limbes du silence alors que je revoyais ce ventre ouvert et sanglant, profané par ces mains frêles et osseuses qui accueillaient le nouveau-né fraîchement délivré. J'entendis à nouveau la voix éraillée et lointaine prononcer des mots

étranges et découvris l'apparence de celui qui les avait exprimés. Sa toison poivre et sel était tellement drue et échevelée qu'elle donnait l'impression que son visage y était encastré. Son vieil âge était marqué à grands coups de burin sur sa mine patibulaire, d'où surgissaient un nez proéminent et un œil gris étincelant. Le second manquait, et l'ouverture s'était naturellement condamnée. A travers une barbe, aussi longue que la chevelure, se mouvaient des lèvres qui semblaient toujours dire la même chose. Trois syllabes tournaient sur la bouche du vieux borgne sans qu'un seul son n'en sorte et sans que je puisse en déterminer le sens. Je tentais pourtant de déchiffrer le message comme je le pouvais, de reconnaître telle ou telle voyelle lorsqu'un grognement assourdissant me déconcentra et dissipa le mirage.

« Hey ! Ca va pas ? » s'inquiéta Stefan.

Dehors, deux chats se toisaient et s'intimidaient longuement. Les feulements s'intensifiaient et s'habillaient de borborygmes, rauques et agressifs, tandis que j'étais en proie aux questions et aux doutes. J'étais plongée dans un état d'inconfort et d'oppression qui me donnait la chair de poule et la nausée. Leur confrontation était identique à ce qu'il se passait dans ma tête : ma raison et mon cœur bataillaient sans que l'un ou l'autre n'arrivaient à prendre le dessus. Un brusque cri de guerre fendit l'air et chassa le rival qui crachota sa haine, alors que je sortais de mon inertie en levant lentement un regard confus. Mon corps pantelant était en pleine effervescence : ma nuque était moite ; ma bouche, pâteuse ; ma tête, lourde. Toutes ces images, toutes ces divagations ne pouvaient être que le fruit de la fièvre, un délire qui m'avertissait que j'avais trop attendu. J'allais crever en bonne et due forme et ce, bientôt si je ne me précipitais pas à l'hôpital le plus proche. Un rire amer sortit de ma bouche alors que je m'enfonçais dans une envie mortuaire. Adviendrait ce qu'il arriverait après tout ; le choix de la vie ou de la mort ne m'appartenait pas et m'importait peu, car ni l'une, ni l'autre n'avait de valeur à mes yeux après vingt-neuf ans d'existence.

« Tu veux que je vais sonner chez les voisins ? T'as l'air vraiment pas bien, tu sais... »

La voix du gamin me réveilla illico et me remit les idées en place, même si la fièvre m'abrutissait un peu. Je découvrais l'appréhension qui flottait dans ses yeux et la fillette endormie contre lui, le pouce dans la bouche. Je n'avais pas le droit de me laisser aller ainsi tant que ces enfants étaient sous ma responsabilité ; je devais faire au mieux pour rester disponible et m'occuper d'eux, quitte à ce que s'évapore ma dernière goutte d'énergie, mais je n'abandonnerais pas.

Je remuai la tête de droite à gauche et lui répondis par un monosyllabe de sa langue que j'avais soif. Un air septique s'afficha sur son visage, et il avait bien raison de douter de moi. Néanmoins, je tentai de donner bonne figure et me redressai en m'agrippant au bord de l'évier. Mes jambes tremblaient sur leur appui, mon corps chancelait au point que j'avais l'impression qu'on m'avait alourdie de poids invisibles. Seules mes mains s'accrochaient si bien à l'inox qu'on distinguait la blancheur des jointures. Je croyais assez en la force de l'esprit pour savoir que je ne déposerais pas les armes aussi facilement ; je combattrais mes faiblesses autant que faire se pourrait pour ne pas défaillir. Je fermai les yeux et inspirai avec largesse avant de couper ma respiration.



Les secondes s'égrainaient au rythme apaisé des battements de mon cœur, tandis que j'essayais de me détendre et de faire le vide dans mon esprit. Mon ouïe s'était mise en alerte, comme une protection naturelle et primitive, et me transmettait le moindre bruit. Fany respirait paisiblement pendant son sommeil, sans être dérangée par le tam-tam cadencé du robinet mal fermé, ni même par la dilatation du radiateur qui s'éveillait à l'instant. L'herbe chuintait sous les pas rapides d'un promeneur nocturne, pestant en polonais contre son briquet qu'il battait plusieurs fois de suite. Je tressaillis alors que je croyais reconnaître la voix de l'individu, puis je me rassurai au souvenir de la puce qui voyageait dans le dédale des égouts, sans doute dégradée par les eaux usées. Dans le lointain, le hurlement d'un chien accompagnait la sérénade du clocher qui sonnait minuit. Je laissai échapper un filet d'air au fur et à mesure que le sifflement du vent redevenait, pour un temps, maître des environs. Avant de desceller les paupières, je profitai encore de la sécurité du néant et tâtonnai l'espace devant moi pour trouver le robinet d'eau froide.

Le précieux liquide débordait de mes paumes dans un fracas sourd et métallique, alors que mes lèvres s'y trempaient et l'aspiraient goulûment. Une fois désaltérée et rafraîchie, je coupai l'eau et me redressai pour apprécier la fraîcheur des gouttes qui coulaient dans mon cou et sur ma nuque, puis je me secouai avec énergie. Les dernières sphères s'échappaient de mes boucles noires, qui virevoltaient dans tous les sens et fouettaient mon visage, avant de reprendre leur position initiale dans un carré très court. Mon état de faiblesse semblait s'être amoindri : mes jambes ne jouaient plus des castagnettes, et mon sang ne battait plus si fort contre mes tempes. Seule ma plaie continuait de me persécuter, échauffée par le frottement de la laine, et la chaleur, installée sur ma peau, tisonnait l'envie de me dévêtir. Cependant, je ne pouvais pas me séparer du seul vêtement que je portais, et par respect pour les enfants, je devais prendre mon mal en patience jusqu'à ce que je sois seule. Du reste, l'heure était suffisamment indécente pour mettre un terme à leur veillée. Je me tournai vers le gamin, toujours aussi soucieux, et aperçus sa sœur assoupie en chien de fusil, la tête posée sur les cuisses de son frère. Je me sentis vite mal à l'aise, car pleine d'une inexpérience qui rendait la situation plus compliquée qu'elle ne devrait l'être. Je réfléchissais à la meilleure façon de m'y prendre et visualisais chaque option possible, que mon doute avortait à chaque fois. Ma langue claqua contre mon palais en signe d'agacement, et je finis par taire mes réticences en attrapant la fillette par la taille et en l'installant contre mon cœur. Avec ou sans délicatesse, le résultat fut le même : les membres de Fany s'attachaient de façon naturelle autour de moi, sans quitter les bras de Morphée. Puis, je m'adressai à Stefan et martelai chacun de mes mots avant de filer hors de la pièce :

« Toi. Elle. Dodo. Toi mé suifre. »

La lueur de la cuisine éclairait une partie du couloir et, placé juste à l'entrée, un chiffonnier que je pris soin d'éviter pour ne pas cogner Fany. Je profitai d'une halte pour réajuster son corps contre moi et jeter un coup d'œil en arrière. Stefan s'était relevé et s'aidait de l'évier, puis du mur pour clopiner jusqu'à la sortie. Je l'encourageai d'un clin d'œil bienveillant lorsque nos regards se croisèrent, et alors que j'allais reprendre le chemin de la chambre, un objet sur le plat du meuble capta mon attention. La crosse d'une arme à feu dépassait d'un tas de publicités, que je fixais, les sourcils froncés. Je ne connaissais que peu mon hôte, mais je

ne pouvais croire qu'il était le genre de personne à posséder une arme chez lui. Je ne pouvais imaginer qu'il était capable de s'en servir aussi froidement que les hommes de main de mon tuteur, lorsqu'il s'agissait d'éliminer une vie. Une onde glacée parcourut ma colonne vertébrale devant cette présomption en totale discordance avec l'image que je me faisais de l'homme. Freddie avait eu la générosité de m'accueillir et de prendre soin de moi, alors qu'il aurait pu m'envoyer paître après avoir bien profité de moi. Sa faiblesse pour les femmes et leurs courbes avait sans doute fait pencher la balance en ma faveur, mais elle n'entachait pas le fait qu'il avait le cœur sur la main. Pourtant, je ne pouvais m'empêcher à l'instant, devant ce symbole destructeur, d'avoir peur de ce que cachait sa bonhomie apparente. Ma hanche éjecta subitement l'objet de mes pensées, endolorie par l'effort du maintien, puis mes jambes se plaignirent du poids du corps endormi dans mes bras. J'agrippai le coin du meuble et calai Fany à l'opposé du supplice, sur mon autre bras que je bandais pour mieux la soutenir durant ce mauvais moment. Un gémissement s'étouffait contre mes dents serrées, alors que mes yeux trahissaient l'effet dévastateur qui malmenait mon flanc. J'entendis un cliquetis derrière moi ; le bruit de la serrure qu'on déverrouillait me fit paniquer. Je me retournai d'un quart de tour, malgré la douleur qui m'intimait le repos, et découvris Stefan qui entrebâillait la porte d'entrée.

« Nie, grognai-je, le souffle coupé. Nie ! Ferme suite ! »

Le gamin sursauta au son de ma voix, déformée par l'effort et la souffrance, et stoppa son geste.

« \_ Mais t'as mal ! Faut que je vais ch...

\_ Nie, le coupai-je durement, puis j'inspirai et expirai avant de reprendre. Té plait, nie. Moi aller bien.

\_ Mais...

\_ Stefan, nie, répétais-je sur un ton plus doux, avant d'être interrompue par une suite d'injures qui dépassèrent la frontière de mes lèvres. »

Une nouvelle vague me rappelait à l'ordre avec une telle intensité que j'avais l'impression que ma plaie se déchirait. La lourdeur de Fany consumait mes forces et rendait peu à peu son maintien difficile. Si je ne bougeais pas maintenant, nous allions nous écrouler sur place. Ma respiration peinait et tressautait tandis que j'évaluais la distance qui nous séparait de la chambre à coucher. Le logement de Freddie était comparable à un mouchoir de poche, très différent des vastes suites opulentes que j'avais connues auparavant. Le nombre de pièces était limité au strict nécessaire, et le peu d'espace donnait l'impression qu'elles s'accolaient les unes aux autres. Heureusement, le couloir, qui longeait l'ensemble et bifurquait sur la gauche, cassait cette densité et sectionnait l'appartement en deux segments. Je repérais la salle de bain, opposée à l'angle droit saillant dans lequel se trouvait la chambre, lorsque je ressentis sur moi le regard de Stefan. Je m'y accrochai le temps de réfléchir rapidement, puis de m'exprimer en indiquant la direction d'un signe de tête :

« Tou... Toi aider. Nous là... là-bas. »

Le garçon opina vivement du chef. Puis, il agrippa ma paume pour la déposer sur son épaule et attrapa le bas de mon chandail, avant de m'adresser un regard consentant.

Mon amour-propre en prenait pour son grade tandis que je visualisais, haletante, la faible distance qu'il nous restait à parcourir. Nous nous étions appliqués, quelques minutes plus tôt, à longer à pas lents le meuble d'une centaine de centimètres, lorsque je fus surprise par un nouvel élan. Désormais accolée contre le mur, je subissais la violente douleur qui mordait avec cruauté mon côté gauche. Stefan, dans l'attente d'un signe, jaugeait chacune de mes expressions avec un sérieux qui durcissait ses traits juvéniles. Une bouffée d'émotions me sauta à la gorge : je n'avais jamais éprouvé de gratitude envers autrui avant ce petit bonhomme, mais le reconnaître à cet instant me mettait quelque peu mal à l'aise. Pourtant, guidés par un excès de tendresse que je ne m'expliquais pas, mes doigts glissèrent avec timidité dans sa tignasse qu'ils quittèrent aussitôt, avec l'impression d'avoir été ébouillantés. Mon sourire s'effaça et mon regard se détourna, car je me savais honteusement incapable de montrer et donner davantage. Je signalai tout-à-coup le départ en me redressant et ajustant Fany contre moi. Lorsque nous remîmes en route, je me complus de la pénombre qui cachait mon orgueil écorché.

Le garçon avait gardé le silence devant mon changement d'attitude et, bien que trop meurtrie et fière pour m'en rendre totalement compte, il avait continué d'être attentif durant cette longue épreuve. Je ne sus par quel miracle nous arrivâmes enfin devant la porte, qu'il s'empressa d'ouvrir, puis de s'effacer afin que je puisse m'engouffrer à l'intérieur. Il tâtonna le mur à la recherche de l'interrupteur et mit en évidence le rouge défraîchi d'un canapé, qui déplié, envahissait la pièce. J'amorçai un pas en sa direction, puis un second tandis que Stefan hélait mon prénom. Ma détermination s'essoufflait au fur et à mesure que mon corps menaçait de s'écrouler, mais je bataillai et tentai un troisième pas. Lorsque le garçon glissa sa paume dans la mienne pour m'assister dans ma démarche incertaine, mes genoux lâchèrent sans crier gare et heurtèrent le sol devant le lit de fortune, sur lequel je m'avachissais à bout de forces. Un petit cri de surprise avait résonné à mon oreille, puis les mots inquiets d'un frère pour sa sœur. Après s'être rassuré qu'elle allait bien, Stefan s'enquit de mon état. Je ne répondis pas, incapable de bouger un seul muscle. Néanmoins, mon ankylose n'était pas la seule cause de mon absence de réaction, et au fond de moi, je n'avais aucune envie de sortir de ma léthargie. Certes, la douleur s'étiolait et le repos forcé me soulageait, mais mon cauchemar me revenait en mémoire. Je ne pouvais m'empêcher de trouver la situation comparable à ce que j'avais rêvé. Je frissonnai en revoyant mon double cadavérique m'imposer la vue de cette nuée sombre, qui fonçait sur nous pour nous avaler. La voix pressante du gamin cassa le fil de mes pensées, à ma grande satisfaction. Je tournai la tête dans sa direction et balbutiai :

« Moi bien... Dé menottes té plait. »

Un air mi-étonné, mi-amusé éclaira son visage durant une fraction de seconde, puis son masque d'inquiétude refit surface lorsque son regard se posa sur le corps piégé sous le mien.

Il se mordillait la lèvre, comme s'il hésitait à me demander quelque chose qu'il n'osait exprimer, par peur de me contrarier. Je devinai la source de son tracas en prenant conscience que mon poids étouffait peu à peu la fillette, dont la poitrine se mouvait en un rythme irrégulier. Je décidai de passer outre mon épuisement et me soulevai à la seule force de mon bras libre. Mon membre tremblait au fur et à mesure que je le dépliais et le bandais, et lorsqu'il eut assez d'espace pour libérer Fany, j'invitai le gamin à se presser. Heureusement, je n'eus pas à me répéter deux fois : il grimpa sur le canapé avec difficulté et s'agenouilla devant moi pour détacher, avec précaution, les bras de sa sœur accrochée à mon cou. Puis, il hissa le corps endormi, qui défilait sous moi par à-coups, en essayant d'être le plus délicat possible. Je crus à plusieurs reprises qu'elle sortirait de son sommeil à cause des grommellements qu'elle poussait, mais il n'en fut rien. Une fois installée sur son oreiller, Fany se nicha sur le côté et remit son pouce dans la bouche. Son visage était différent, si loin du secret qu'il laissait entrevoir une fois éveillé. La fillette me touchait autant qu'elle me troublait à chaque fois je posais les yeux sur elle. A notre rencontre, elle avait réveillé une corde sensible qui nous reliait et qui depuis, ne cessait plus de vibrer. Sa présence avait été la secousse qui avait ouvert une faille et dérangé la chose à l'intérieur, en latence depuis tant d'années. J'avançai une main pour repousser une mèche qui lui barrait le visage, et lorsque mes doigts touchèrent sa peau, je me sentis frémir de terreur, à l'intérieur.